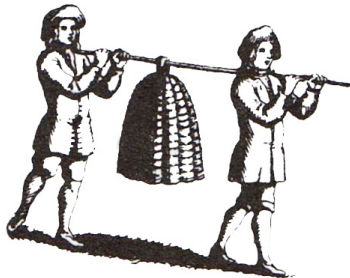


THIERRY LAGET

SEMER SON OMBRE

poèmes



DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

IRIS, *roman*, 1991.

FLORENTIANA, 1993 (« L'un et l'autre »).

LA FIANCÉE ITALIENNE, 1997 (« L'un et l'autre »).

ROMAN ÉCRIT À LA MAIN, *roman*, 2000.

SUPPLÉMENT AUX MENSONGES D'HILDA, *roman*, 2003.

À DES DIEUX INCONNUS, 2003 (« L'un et l'autre »).

MADAME DELOBLAT, *roman*, 2006.

PORTRAITS DE STENDHAL, 2008 (« L'un et l'autre »).

BIBLIOTHÈQUES DE NUIT, 2010 (« L'un et l'autre »).

LA LANTERNE D'ARISTOTE, *roman*, 2011.

Chez d'autres éditeurs

FLORENCE, VIA RICASOLI 47, *roman*, Belfond, 1987.

COMME TOSCA AU THÉÂTRE, *roman*, Belfond, 1989.

ROIS D'AVANIE, *roman*, Julliard, 1995.

BERGERS D'ARCADIE, Fata Morgana, 1995.

LES QUAIS MINÉRALIERS, Al Manar, 2004.

THIERRY LAGET

SEMER SON OMBRE

poèmes

MMXII

L'édition originale de ce livre, publiée en 2008 chez Al Manar, était constituée de quarante-cinq exemplaires enrichis de deux gravures originales de Julius Baltazar.

www.thierrylaget.com

© Thierry Laget, 2012.

I

À celle qui n'a pas laissé de trace en moi plus
profonde que, sur la neige, les griffes des
fauvettes

(Et, le matin, les moines que l'hiver avait tenus
reclus dans leurs cellules ont vu que les
oiseaux avaient suivi pour eux la procession de
saint François).

II

Ainsi, nul ne pourra dire qu'il y eut un jour sans
Dieu, un jour sans soleil et sans ombre,
puisqu'elle y croit.

Moi, je ne crois en rien, je ne crois pas aux mots
que j'ai mis sous son nom,
que j'aime,
et ne prononce pas.

III

J'aime ce rien qu'en apparence elle tend pour
moi, comme un rideau devant la mort.

Qu'en apparence un jour elle aime le poète,
et jamais rien ne mourra.

IV

Quand j'essayais de l'étreindre, tel un enfant qui court derrière son ombre et dont les doigts se ferment sur le grain de poussière dont parle l'Ecclésiaste, elle fuyait.

Avant d'entrer dans son royaume, avant de puiser à pleines mains dans ses coffres les bijoux de lumière ternie, je l'accompagne au soleil, et bientôt c'est elle qui m'étreint.

V

D'abord elle fut ma seule parole, mais je la
sacrifiais sans connaître son prix.

Le voyageur dormait enveloppé dans son
manteau,

la lune dans son halo,

le lac dans ses roseaux.

En moi je sommeillais, la main sur le couteau, et
jamais réveillé, la corde ré du violoncelle qui
vibre, jase, prête à trancher.

VI

Mais le premier oiseau qui chante à l'aube, dans
quelle âme enchantée trouvera-t-il écho si
nous dormons jusqu'au creux du jour ?

Avant qu'elle ne s'enlace à d'autres, cette voix est
le fruit d'or que la nuit accroche aux rameaux
du jardin de nos songes et de nos Hespérides.

VII

Connaître nous plus forte oraison que la peur
de l'orage, quand nous cachions notre visage
sous celui du monde
et que le monde finissait ?

Qu'il finisse encore, et qu'encore nous sentions
le jour se déchirer, qu'encore nous avancions
dans sa brèche éblouie.

VIII

La pluie syncopée et ce bruit de planches qu'on bat, écho tantôt sourd, tantôt mat, ces chiens qui aboient à toute volée.

Nous sommes rentrés par les bois.

Est-ce un baptême ou un deuil ?

Ce monde n'existe pas, il n'exista jamais que dans nos cœurs, carillonné par le vent.

IX

Ces sapins dont la cime se noie dans la nue,
pèlerine, aiguillette, ferrets, je les ai vus,
naguère, plus bas que moi, à présent rangés
derrière la lisière, comme des soldats avant
l'assaut.

À leurs pieds, la plaque de basalte luit, ce miroir
que polit la pluie et où la sapinière s'aplatit
sous l'éclair des genêts, pour la photographie.

X

Ces vieux moulins sur les hauteurs font le
chemin de croix d'un homme tombé trois fois.
Si le vent les relève et les pousse, nous finirons la
route avec eux.

Vivre la vie de l'enclume qui n'a pas cessé de
tinter au soleil, a rendu coup pour coup et ne
laisse pas au drap noir le temps de s'étendre
sur elle.

XI

Ces pas qui vont,
ces trains qu'on prend,
ces voitures qui filent dans la nuit,
ces avions qui crèvent le ciel, pour
semer son ombre.

Mais, comme Ulysse, après des libations de lait
miellé, de vin doux et d'eau claire, abreuver la
terre du sang frais d'un agneau, faire germer
les morts et les prophéties,
semer son ombre.

XII

Et lors je me revois, valise au pied, à la gare maritime de Villa San Giovanni.

Les mouettes caressent les énormes navires des chemins de fer de l'État, et, plus loin, Charybde et Scylla.

Il n'y a personne,
l'escalier mécanique descend, grimaçant,
poussant ses marches rainurées, comme des brebis qui sortent en file de la grotte, palpées au passage par un cyclope noir de vin.

XIII

À la fin, le silence est un enfant qui pleure sans qu'on l'entende.

Mais nous l'entendrons, nous, restés seuls avec lui, quand il s'étranglera dans ses sanglots.

Nous verserons nos regards là où rien ne luit, où la machine de cristal aveugle, inexorable, attend notre obole.

Cette édition de
Semer son ombre
a été réalisée le jour de la Saint-Thierry 2012.

